

peau envoyé sur terre par l'ironique Demiourgos pour y brouter cette luzerne fanée qui s'appelle le Bonheur. Cela naît, cela vit, cela meurt, on ne sait pas comment, — et l'on n'a vraiment pas besoin de le savoir. Ce ne sont pas des créatures humaines, — ce sont des ombres. Cela passe — sans avoir été.

Et cependant, à ce qu'il paraît, ce sont là précisément les favoris de la Providence, — cette grande inconséquente ! Ce sont là les heureux, les joyeux, les tranquilles, les protégés de la loi, de la vie et du hasard ! Cela a des femmes, des enfants, de la famille, de la propriété, des souliers, des habits, de l'argent, — je ne sais plus quoi encore ! Cela jouit, en un mot.

Mais, à côté d'eux, passent et repassent, — tristes parfois, songeurs souvent, pauvres toujours, — de belles et grandes figures, qui ont une physionomie, une couleur, un relief, une originalité, une date, une signification : ce sont des artistes, des poètes, des penseurs, des chercheurs, des inquiets, — les énamourés de gloire, les affolés de chimères, les assoifés de rêveries. Ce sont les vrais membres de la Burschenschaft, — ce sont des hommes !

Aussi sont-ils, les trois quarts du temps, gueux et souffrants, mal habillés et mal chaussés, — parce que chez eux, tout au rebours des autres, c'est la Belle qui mène la Bête, et non la Bête qui mène la Belle. Ils ont du génie, peut-être, — du talent et de l'esprit, à coup sûr. Ce sont des natures d'élite, des vases d'élection, des intelligences et des cœurs. Ils connaissent l'amour, ils pratiquent l'enthousiasme, ils ont le sens de la vie ; ils ont le sentiment du bon et du vrai, du grand et du beau.

Aussi la foule, — le peuple des ignorants, des imbéciles et des Philistins, — la foule les couvre de mépris, d'injures et de boue,

au lieu de les couvrir de fleurs, de caresses et de billets de banque.

Mais je vous connais, Madame la Foule, — et c'est une mauvaise connaissance que j'ai là. Je vous connais! Voilà dix-huit cents ans que vous préférez Barabbas à Christ, le coquin à l'apôtre, Jean Hiroux à Jean Journet!

En sortant d'Athènes, Démosthènes se retourna, étendit les mains et s'écria : « O dame Minerve, patronne de cette ville, pourquoi prends-tu plaisir à trois si mauvaises bêtes : au hibou, au dragon et à la foule?... »

Il avait raison, Démosthènes.

## II

La foule, — c'est l'éternelle histoire de la cigale et de la fourmi. Elle est toute fière, — parce qu'elle travaille, l'imbécile! — d'avoir à donner sur les doigts à un pauvre diable de criquet qui chantait dans les sillons, en plein soleil et en pleins parfums, pendant qu'elle suait d'ahan à rapporter au logis des provisions à n'en plus finir pour les jours de froidure et de disette.

Sotte et méchante bête!

Eh! fourmi, ma mie, tu ignores, je le vois bien, que chaque créature a sa fonction ici-bas, et que tel qui est si fier d'être attelé à l'arroi et de manier l'aiguillon ne pourra jamais, jamais, jamais être attelé à une œuvre d'imagination quelconque et manier la plume, le crayon ou le burin! Le bon Dieu sait bien ce qu'il fait. Il l'a créée, pécore, pour le travail, et pour l'activité tes pattes : travaille! travaille! travaille! Va, viens deci, delà, par monts, par vaux, à la quête de l'épi, du grain, de la fortune

*qu'il est dans tes rapaces instincts d'amasser! Thésaurise, accapareuse, thésaurise! C'est dans ton rôle, c'est ta fonction. Mais n'injurie jamais les pauvres chanteurs ambulants qui viennent te demander un morceau de pain lorsqu'ils ont trop faim : tu as le droit de le leur refuser, purement et simplement, comme une bête sans cœur que tu es, — mais tu n'as pas le droit de les injurier et de les gouailler comme tu le fais, bête sans esprit!*

*Car il ne faut pas craindre de répondre, toutes les fois qu'on en a l'occasion, à cette lâche et misérable leçon de la fourmi, — qu'elle ait des pattes ou des souliers ferrés, c'est tout un! — par une autre leçon qu'elle ne comprendra probablement jamais, hélas! Il ne faut pas craindre de dire aux ouvriers des champs et des villes, — qui font si peu de cas de l'art et de la poésie, — cette vérité élémentaire, à savoir : que le fonctionnement du cerveau est tout aussi sacré que le fonctionnement des bras, tout aussi méritoire, tout aussi héroïque, tout aussi pénible, — quand il ne l'est pas davantage, — puisqu'il produit des œuvres qui souvent ont la durée de l'airain. Ne vous moquez donc pas si naïvement, — rustres en sabots et en sarrau, — de cet homme pâle et maigre, en habit et en souliers, qui passe tranquillement devant votre ferme : c'est un poète qui fait des livres qui consolent vos femmes; c'est un artiste qui fait des tableaux qu'admireront vos fils; c'est un savant qui cherche — et qui trouvera — le moyen de vous rendre la vie plus légère à porter, bêtes de somme que vous êtes! Ne vous moquez pas de lui, paysans des villes et des campagnes, et ne lui refusez pas le verre d'eau, le morceau de pain bis, qu'il vous demande parce qu'il a soif et faim, et qu'il a oublié d'économiser les sous nécessaires à ses besoins d'aujourd'hui et de demain. Pourquoi la pelle se moque-*

rait-elle du fourgon, — l'âne, du cheval, — la grenouille, de l'abeille, — le brin d'herbe, de l'étoile, — l'ouvrier, du poète, — le paysan, du chanteur?... Toutes les créatures sont égales devant le Créateur, qui les aime toutes d'un égal amour et qui les regarde toutes d'un égal regard. S'il n'avait pas pitié de vous, comme il vous haïrait, — fourmis besogneuses, — de haïr ainsi que vous le faites les cigales insoucieuses de l'avenir!

De l'avenir? Elles ont, ma foi, bien raison de ne pas se préoccuper du lendemain, les cigales! Elles ont, ma foi, bien raison de chanter! Chante, chante, chante, insouciantes cigales! Danse même, — comme t'y convie si ironiquement la fourmi. Tu vivras toujours autant qu'elle, — que le pied du passant écrasera tout à l'heure. Tu vivras toujours autant qu'elle, et tu auras chanté, dansé et ri, au moins, durant les courtes heures de ta courte existence. Elle, la fourmi, elle aura amassé — pour les autres!...

Alexandre Privat d'Anglemont fut l'un de ces conspués de la foule. A ce titre, — et à d'autres encore, — je le relève de l'oubli où l'on aurait voulu le faire tomber.

## III

Où était-il né? De qui était-il né?

Il était né à Sainte-Rose, dans le coin le plus poétique de la plus poétique des Antilles, — il y a quelque quarante ans de cela.

Son père... Mais pourquoi ne pas imiter à ce sujet la discrétion dont il faisait si délicieusement preuve lui-même? Lui qui avait le droit de soulever le voile qui cachait son état civil, il ne

*l'a jamais fait : pourquoi le ferions-nous ? Privat avait eu un père, comme tout le monde, parce que, d'après Brid'oison, on est toujours le fils de quelqu'un. Il avait eu un père et une mère, et s'il vénérât l'une, il respectait aussi l'autre. D'où qu'il venait, il se sentait bien né, — cela lui suffisait. Après tout, ce ne sont pas les parchemins qui font les gentilshommes. Heureux ceux qui commencent à eux et qui sont souche au lieu d'être rejeton !*

*Privat n'avait pas de nom : il s'en fit un, et, pour le porter plus à son aise, il vint à Paris, où il fit ses humanités, ayant pour compagnons d'études deux des fils du roi Louis-Philippe.*

*Ses études terminées, son diplôme de bachelier en poche, il songea d'abord à obtenir celui de médecin. Mais « l'art est long, et la vie est courte ». Privat comprit que sa voie n'était pas là, et il jeta la trousse aux orties.*

*Il était jeune alors, très jeune, et il ne savait guère encore quelle branche de l'Y de Pythagore il devait prendre. L'Inconnu a des séductions pour les imaginations vingtenaires ; on aime à se laisser aller à la dérive, sans rame et sans boussole, au fil de l'eau et du hasard : Privat, créole insoucieux, esprit aventureux, alla où le vent parisien le poussait.*

*C'est ainsi qu'il devint homme de lettres.*

#### IV

*On ne s'attend pas, sans doute, à me voir suivre Privat pas à pas dans sa carrière littéraire : il allait trop vite, d'ailleurs, avec ses grandes jambes, pour que cela me soit possible. Il avait l'esprit : il le dépensait sur son chemin, avec son argent, les*

jetant l'un et l'autre par toutes les fenêtres, — et en inventant même, lorsqu'il n'y en avait pas assez à son gré.

Il y a eu une grande quantité de ses articles éparpillés ainsi, — c'est-à-dire presque impossibles à retrouver aujourd'hui. Ceux que son éditeur, M. Delahays, a rassemblés, ne l'ont été que très péniblement et après de laborieuses recherches. Il y en avait dans le Magasin pittoresque, dans le Corsaire, dans le Magasin des familles, dans la Gazette de Paris, dans le Figaro, dans le Siècle, dans le Messenger, etc., etc., etc., — et Privat ne s'amusait pas à en faire collection, je vous prie de le croire. Il ne travaillait qu'en vue de ses contemporains, et non de la postérité. Les contemporains, c'est à deux pas de vous ; la postérité, c'est à quelques mille lieues devant vous, et c'est trop loin pour ceux à qui les longs voyages font peur.

Cette indifférence à l'endroit de ses œuvres s'explique par l'indifférence de Privat à l'endroit même de sa vie. Il vivait gaiement et insouciamment, tantôt riche, tantôt pauvre, écrivant là où il pouvait, causant plus encore qu'il n'écrivait, encourageant les autres et ne se décourageant jamais lui-même. Quant à s'intéresser outre mesure à ce qui constitue le bien-être, le bonheur, il n'y songeait pas, — heureux qu'il était à sa façon, comme les oiseaux le sont sur leurs branches. Les oiseaux chantent : Privat chantait, c'est-à-dire causait et écrivait. Je ne l'ai jamais surpris en train de se plaindre, — jamais non plus en train de médire du prochain et de la prochaine. Pourquoi les gens d'esprit ne seraient-ils pas des gens de cœur ?

Comme Mercier, Privat a écrit des livres avec ses jambes.

Car, héritier de Pierre Gringoire et de François Villon, il déambulait à travers Paris et battait de sa semelle infatigable ce

*vieux pavé de nos vieilles rues, qu'il connaissait si bien. Lui aussi, vagabond involontaire ou volontaire, bohème « sans croix ne pile », il explorait vaillamment les dessous de Paris. Lui aussi, — tout en rimant des ballades à la lune et des sonnets « aux gentes saulcissières », — trouvait moyen d'apporter sa part de découvertes aux Alexis Monteil du présent et de l'avenir, en écrivant au jour le jour ses Petits Métiers et ses Industries inconnues, qui resteront comme de précieux documents à consulter pour les futurs bénédictins qui auront à écrire l'histoire de Paris du XIX<sup>e</sup> siècle.*

## V

*Faire l'éloge d'un livre que le lecteur tient dans sa main me paraît inutile, — et en outre injurieux. Le lecteur est le meilleur juge en pareil cas. J'ai dit ce que je devais dire, laissant aux autres le soin de me compléter.*

*Mon but, en venant inscrire mon nom côte à côte avec celui d'Alexandre Privat d'Anglemont, a été d'inscrire le témoignage de fraternelle sympathie d'un vivant envers un mort. Ce n'est point orgueil, c'est devoir.*

*On a peu connu Privat, — bien qu'il ait été connu de tout Paris. On s'est obstiné à ne voir en lui que le bohème, l'homme sans feu ni lieu, le noctambule incorrigible, le Juif errant littéraire, comme s'il avait eu cette douloureuse spécialité.*

*Souvent, il est vrai, il a couché à l'auberge de la Providence après avoir soupé à la table d'hôte du Hasard; mais j'imagine que cela peut arriver aux plus honnêtes gens du monde, et que le brevet de propriétaire n'est pas précisément indispensable pour*

obtenir l'estime de ses concitoyens. Nul n'a encore songé de reprocher à Gérard de Nerval de n'avoir pas eu pignon sur rue ; nul n'a fait un crime à Diderot de n'être pas mort millionnaire : pourquoi a-t-on été plus sévère envers Privat ?

Pourquoi ? On ne sait pourquoi. Le public a de ces sévérités-là à de certains jours, et, une fois qu'il a jugé un homme, il ne revient pas sur son jugement, — se croyant sans doute infailible.

Le public s'est trompé sur le compte de Privat, voilà tout. Il s'est trompé parce qu'il ne le connaissait pas assez, je le répète, tout en le connaissant beaucoup. Peut être, après cela, qu'on n'aime pas, à Paris, les gens qu'on y voit trop longtemps : vieilles figures, figures désagréables. Les Athéniens s'étaient bien lassés d'entendre appeler Aristide le Juste ! Les Parisiens se lassaient d'entendre parler sans cesse de Privat ; ils se lassaient aussi de l'entendre parler lui-même, — bien qu'il eût toujours le même esprit et le même cœur, le même sourire et la même jeunesse.

Lui, Privat, ne se lassait pas, parce qu'il était, avant tout, spectateur de la vie, et que, la trouvant toujours amusante, — cette farce étrange, — il trouvait toujours un nouveau plaisir à la voir jouer devant lui. Ses condisciples du collège Henri IV étaient devenus hommes ; Privat était resté enfant.

## VI

Je donnerai la raison des méfiances d'une certaine portion du public à son endroit, en disant qu'il était pour ce public-là une sorte de personnage légendaire sur le dos duquel on mettait des charretées d'inepties, d'extravagances et de folies. Beaucoup de



*ceux-là mêmes qui parlaient de Privat ne l'avaient jamais vu, mais ils en parlaient, lui prêtant des vices en se vantant de lui avoir prêté de l'argent, — probablement parce qu'ils savaient qu'il ne possédait ni les uns ni l'autre. Honnêtes imbéciles !*

*De son côté, le petit journal avait contribué à cette légende de Privat. Chaque fois qu'un chroniqueur dans l'embarras avait besoin d'un nom pour désigner un bohème, il prenait sans plus de façon celui de Privat d'Anglemont — qui ne réclamait jamais. A quoi bon réclamer, en effet ? Ne faut-il pas laisser couler la malignité humaine comme on laisse couler l'eau ?*

*Hélas ! cher mort, la malignité humaine, en réunissant ses mille et un ruisselets, a formé torrent, et elle a failli te noyer !*

*Par bonheur, Privat était un excellent nageur, et sa réputation est sortie saine et sauve des périls où elle était engagée par la niaiserie des autres et par son insouciance propre. Toutes ces petites fumées qui obscurcissaient son nom aux yeux de la portion saine du public se sont évanouies au jour de sa mort, devant son cercueil, auquel tant d'amis ont fait cortège, — des amis honorables, des illustrations artistiques et littéraires !*

## V II

*Car la mort est venue vite pour lui. On ne descend pas impunément dans les profondeurs du gouffre parisien. On n'explore pas impunément ces bas-fonds sociaux où grouillent tant de monstruosité. Privat d'Anglemont vivait du Paris inconnu, et le Paris inconnu l'a tué.*

*Malgré son organisation vigoureuse, malgré sa nature forte-*

ment trempée, qui lui permettait de braver toutes les giboulées et toutes les averses, Privat devint victime des habitudes meurtrières qu'il avait contractées petit à petit, et qu'il ne pouvait plus quitter désormais : je veux parler de ses nuits passées à errabonder dans les rues de la grande cité, à la recherche de l'impossible, de l'étrange et du nouveau. Lui qui marchait sans cesse, honnête vagabond, il dut un jour s'arrêter; lui qui était libre comme un moineau franc, il dut un jour se laisser emprisonner dans cette cage sinistre qui s'appelle l'hôpital.

Ne croyez pas que sa gaieté et son esprit l'avaient abandonné avec la santé. Tout au contraire : malgré la maladie, malgré l'atmosphère de l'hospice, malgré les cris des souffrants, malgré les râles des mourants, il chantait et riait, ce charmant bohémien littéraire. Internes et malades, il réjouissait tout le monde par son esprit — qui flambait pour la dernière fois.

Après avoir passé un hiver à la Charité, il voulut sortir, ragillard par les odeurs de printemps qui lui arrivaient des jardins voisins. Il sortit, mais pour retomber malade encore. La mort l'avait déjà marqué de sa craie comme un homme à abattre, comme une intelligence à éteindre. Il était phtisique.

Il entra à l'hôpital Lariboisière.

Chacun de nous, ses amis, croyait qu'il n'en sortirait pas vivant. La nouvelle de sa mort nous fut même apportée un matin par un interne qui l'avait quitté agonisant. Il n'en était rien, pour cette fois-là encore; mais le pauvre et cher Privat n'en valait guère mieux. Sa riche organisation de créole, — disons de mulâtre, — luttait énergiquement contre les envahissements de la mort, et, par moments, on pouvait espérer qu'elle en triompherait.

*Privat l'espérait aussi, et il faisait des projets de voyage à n'en plus finir. Quand on touche au tombeau, on aime à toucher son berceau. Il songeait à aller à Sainte-Rose, par delà l'Atlantique!*

*Il y songeait si bien, il le voulait si fortement, qu'il força la mort à lâcher prise un instant, et qu'il sortit un matin de l'hôpital Lariboisière.*

*Un autre n'eût pas hésité, un autre eût profité de ce répit que lui accordait la maladie pour fuir Paris, cette ville meurtrière, et s'en aller tout droit là-bas, vers ces pays bénis du soleil, vers ces paradis des Antilles d'où l'homme se chasse et s'expatrie lui-même, l'ingrat!*

*Mais Privat était trop Parisien pour quitter ainsi Paris. Il n'y était pas né, mais il comprenait qu'il y devait mourir.*

*Il était sorti depuis quelques jours à peine de l'hôpital Lariboisière, qu'il fut forcé d'aller frapper à la porte de la maison de santé Dubois, — l'hôpital des membres de la Société des gens de lettres.*

*C'était la dernière halte avant le départ suprême.*

## VIII

*La maison municipale de santé ne ressemble pas à un hospice. C'est comme une cité ouvrière, — habitée par des gens qui ne sont pas des ouvriers, car le logis y coûte cher. Grâce à la bienveillance du Directeur, Privat eut une chambre pour lui tout seul, — une chambre propre, aérée, gaie et ensoleillée au possible.*

*Jamais il ne s'était trouvé aussi bien logé, jamais il ne s'était senti aussi bien soigné. Le bohème allait mourir dans le lit d'un bourgeois!*

*« Cher enfant, c'est fini ! » me dit-il un matin, au moment où j'entrais.*

*Je n'essayai pas de consolations banales. Je venais de jeter un rapide regard sur le visage du pauvre Privat, — et ce regard avait suffi pour me confirmer dans mes appréhensions. Privat avait raison : c'était fini, bien fini!*

*Que lui aurais-je dit? On essaye de consoler les enfants et de les tromper; mais on ne trompe pas un homme, et Privat avait une admirable sérénité d'esprit qui prouvait qu'il avait conscience de son état désespéré.*

*Je lui serrai la main et le laissai parler ses dernières paroles.*

*« Tout le monde est parfait pour moi, ici, reprit-il. J'y serais vraiment très bien, si je ne me sentais pas si mal... Je n'ai qu'une peur, c'est de m'en aller dans la nuit... La nuit, seul, sans un ami autour de moi, c'est horrible! Tandis qu'en plein soleil, comme maintenant, avec des visages et des cœurs connus près de moi, c'est bon et réconfortant : il semble qu'on ne part pas seul... »*

*Il s'arrêta, épuisé par les efforts qu'il venait de faire. Puis, comme il voyait poindre ma tristesse sous le masque de tranquillité que je m'étais imposé, il causa avec enjouement de toutes sortes de choses; mais, quoi qu'il fit, sa bouche ne savait plus sourire.*

*La mémoire ne l'avait pas encore abandonné, — non plus que le cœur. Il se ressouvint de François Villon et m'en répéta quelques pages, — celle-ci entre autres :*

« ... Mon corps j'ordonne et laisse  
 A notre grand'mère la terre;  
 Les vers n'y trouveront grand'graisse,  
 Trop lui a fait faim dure guerre :  
 Or lui soit délivré grand'erre.  
 De terre vient, en terre tourne ;  
 Toute chose, si par trop n'erre,  
 Voulientiers en son lieu retourne... »

*Puis :*

« Où sont les gracieux gallans  
 Que je suyvoye au temps jadis ?  
 Si bien chantans, si bien parlans,  
 Si plaisans en faicts et en dictz ?  
 Les aucuns sont morts et roydiz.  
 D'eux n'est-il plus rien maintenant?... »

## IX

*Il mourut le lendemain, comme il avait désiré mourir, — en plein soleil, avec des amis autour de lui.*

*« Ses bottes étaient graissées » pour le grand voyage. Il emportait pour viatique une conscience pure de lâchetés et de trahisons. Cependant, malgré cela, éprouvant le besoin de se sonder les reins avant de partir, il demanda à rester seul un instant. On lui obéit.*

*Quand on rentra dans sa chambre, Privat s'était retourné sur le flanc, et — il avait vécu.*

*C'était le 18 juillet 1859.*

ALFRED DELVAU.

## FRAGMENT D'UN ARTICLE

PUBLIÉ PAR M. VICTOR COCHINAT

AUSSITOT APRÈS L'ENTERREMENT DE PRIVAT D'ANGLEMONT :

---

ALEXANDRE Privat d'Anglemont naquit à Sainte-Rose, village situé à la Guadeloupe, colonie française, vers l'an mil huit cent quinze, d'une famille de couleur riche et considérée.

Ayant perdu tout jeune son père et sa mère, il resta sous la tutelle de son frère aîné, qui gérait alors une sucrerie laissée à Sainte-Rose par le chef de la famille. Ce frère, qui tenait lieu de père au jeune Alexandre, l'envoya à Paris, selon l'usage des familles aisées de l'île, afin que l'enfant reçût une éducation purement française.

Alexandre Privat fut placé au collège de Henri IV, et, après l'achèvement de ses humanités, prit ses inscriptions à l'École de médecine.

Mais un ardent amour pour les arts et la littérature, la fréquentation des gens de lettres et des artistes, pour lesquels, jusqu'à son dernier moment, il se passionnait encore, ne retinrent pas longtemps le jeune étudiant en médecine sur les bancs de l'amphithéâtre. Il se lança à plein collier dans la littérature romantique, et mena grand train dans la république des lettres.

Il y allait même un peu trop vite, si l'on en croit son frère : car, à chaque bâtiment qui faisait voile de la Guadeloupe pour la France, le tuteur éloigné ne manquait pas de prêcher la modération à ce cadet qui courait à grandes guides vers le plaisir.

---

1. Notes tirées de la *Causerie* du mois de juillet 1859 (24 juillet). Victor Cochinat, rédacteur en chef.

Mais, en l'absence de tout Mentor et de toute direction à l'âge où la raison et la dure expérience sont reléguées dans l'ombre, que peuvent de froids conseils épistolaires sur les natures ardentes, les passions fougueuses et l'esprit fantasque, vaniteux et hardi de ces jeunes gens dont le soleil des Antilles brûle en naissant le cerveau !

Alexandre Privat d'Anglemont était, à l'âge de vingt ans, un cavalier plein d'élégance et de distinction. Sa taille grande, mince et élancée, un grand air de planteur américain, des vêtements coupés à l'anglaise, — chose rare alors, — qui lui donnaient une tournure tout à fait britannique, des yeux gris et pleins de feu rayonnant sur un visage que des taches de rousseur ne déparaient même pas, attiraient sur lui l'attention même des indifférents ; enfin, pour couronner cet ensemble peu commun, surmontez-le d'une chevelure plantureuse, crépue et tirant sur le roux, et vous n'aurez pas de peine à vous figurer quelle figure originale et fantasque avaient sous les yeux, en l'an de grâce mil huit cent trente-quatre, les dames qui s'épanouissaient à la Chaumière et les jeunes hommes qui campaient au café Procope. Aussi Privat d'Anglemont était-il, à cette époque, le lion roux de ces deux établissements presque universitaires, ce qui ne l'empêchait pas de trôner despotiquement à l'hôtel Corneille, cette Babel d'étudiants de tous les pays et de tous les accents.

Mais ce n'était pas seulement au quartier Latin que Privat passait ses jours, il faisait aussi « de l'autre côté de l'eau » de fréquentes excursions, et se liait avec tout ce que le quartier Saint-Lazare, alors perdu aux confins de Paris, renfermait d'artistes et de gens de lettres.

Le divan de la rue Le Peletier s'installait à peine, qu'il abritait déjà sous ses plafonds toute une horde de romantiques barbus ; Privat d'Anglemont, fraîchement incorporé parmi ces iconoclastes des œuvres classiques et poussant à outrance le zèle du néophyte, démolissait avec la verve pittoresque d'un enfant « des pays chauds » tout ce qui tenait de près ou de loin à l'Académie. En déifiant Hugo, il rêvait d'ailleurs le bûcher qui devait dévorer les tragédies des Arnault, des de Jouy, des Briffaut et autres Viennets ; mais heureusement que la victoire empêcha les fanatiques de se hisser au niveau de l'intolérance de leurs adversaires.

Pendant que Privat vivait ainsi, son frère, resté à la Guadeloupe, avait quelque peine à maintenir l'ordre dans les revenus et les dépenses de la famille, et à satisfaire aux exigences réitérées du cadet. Il l'invita donc à venir juger par lui-même de la situation des choses ; mais Alexandre, qui s'était amolli aux délices de Capoue, ne voulait même plus passer la barrière, et jugez s'il désirait retourner en Amérique !

Il fut obligé de s'y rendre cependant ; mais, arrivé le matin même à la Pointe-à-Pitre, il descendit avec son frère chez un notaire, approuva un compte de tutelle que celui-ci avait fait dresser, le signa et se rembarqua le lendemain matin à bord du packet à voiles qui retournait en Angleterre.

Il passa en tout vingt-trois heures à la Guadeloupe. A cette époque, on mettait de trente-cinq à quarante-cinq jours pour aller aux Antilles.

Ce séjour à la Pointe est une des plus grandes excentricités de la vie de Privat d'Anglemont.

Le voilà de nouveau à Paris, butinant les fleurs du jardin poétique, comme on eût dit il y a quarante ans, s'enivrant du bruit que faisaient à ses côtés toutes les renommées, faisant des mots et éditant ceux d'autrui, s'extasiant sur un vers, colportant un triolet, propageant une ode, vantant le livre ou le drame encore inédit d'un ami, ébranlant le piédestal d'un homme *arrivé* pour y placer le buste d'un lutteur pauvre, inventant des anecdotes et des nouvelles : — car c'était surtout un inventeur que notre Privat !

Et tout cela, il le faisait sans intérêt, sans calcul, et surtout sans profit : car il était essentiellement bon, serviable, sympathique, et désintéressé comme un cénobite.

Lorsque la pauvreté succéda pour lui à ces splendeurs quelque peu éphémères, il résolut de travailler un peu plus. Et alors, que croyez-vous qu'il fit ? Il fit des vers, le malheureux ! Il en fit de charmants dans *l'Artiste* et la *Revue de Paris* ; il collabora à tous les petits journaux ; il fit force nouvelles à la main, force physiologies pour le *Paris* du marquis de Villedeuille, pour le *Corsaire*, pour le *Mousquetaire*, le *Figaro*, et que sais-je, moi ? car il est plus difficile de dire où



Privat ne laissa point les traces de sa verve vagabonde que de connaître les feuilles où il n'écrivit point.

Cette vie d'abeille littéraire ne rassurait point sa famille. On l'adjura encore de retourner à la Guadeloupe, mais c'en était fait ! Privat avait trop pris racine à Paris pour pouvoir se détacher de ce sol si ingrat cependant aux insulaires. Il répondit à toutes les prières de son frère par ce billet imité d'un testament fameux :

« J'ai planté ma tente sur les bords de la Seine ; je veux mourir au milieu de ce peuple français que j'aime tant. »

Hélas ! c'était sa destinée ; il la connaissait, et n'en désirait pas d'autre.

Dans *le Siècle*, seul grand journal qui lui ouvrit ses colonnes, Privat explora tout un côté inconnu, sous-marin et presque fantastique de Paris. Il nous initia aux mystères de ces existences problématiques, aux secrets de ces industriels qui luttent avec l'impossible, et qui en vivent ; il nous fit la monographie du *boulangier en vieux*, du *marchand de fer*, et de tant d'autres hommes de génie qui ont bâti leur fortune sur le hasard et l'impalpable, et dont les mœurs sont aussi ignorées du Parisien de la Chaussée-d'Antin que celle des anciens Caraïbes ou des Ioways.

C'est là le seul livre que Privat ait laissé ; mais ce volume restera, car il porte, comme style et comme pensée, l'empreinte d'une véritable originalité.

Si Privat avait su s'atteler, s'il n'avait pas eu ce vilain défaut des créoles, blancs ou mulâtres, l'horreur de l'embrigadement, l'amour exagéré de l'indépendance, et le penchant invincible à ne combattre qu'en volontaire, il eût, comme on dit, « fait son chemin ». Mais, quoique son nom fût très populaire, peut-être même un peu trop, il ne vécut pas heureux. Il fut même malheureux, et s'il mourut en paix, et avec tous les soins nécessaires au moribond, c'est grâce à la Société des gens de lettres.

Il a succombé mercredi dernier, à la maison de santé du docteur Dubois, aux suites d'une phtisie pulmonaire.

Essentiellement *noctambule*, Privat passait volontairement trop de nuits à expérimenter Paris, et ne se ménageait pas assez. Du reste,

seul, absolument seul à Paris, il souffrait énormément, malgré son scepticisme affecté à ce sujet, de l'absence de la famille ; trente mille amis ne valent pas une mère !

Selon les recommandations expresses et dernières du défunt, son corps a été transporté tout droit de la maison de santé du faubourg Saint-Denis au cimetière Montmartre ; une assistance nombreuse et sympathique suivait le poète inoffensif et bien-aimé. Parmi les bons amis et les confrères de celui dont la mort a surpris presque tout le monde, sans étonner personne, on remarquait MM. Édouard Fournier, Philoxène Boyer, Édouard Plouvier, Frédéric Thomas, Watrison, Melvil-Bloncourt, Guichardet, Henry Murger, Roger de Beauvoir, Charles Haëntjens, Michel Masson, Delvau, Gustave Mathieu, Fernand Desnoyers, Lerminier, le bibliophile Jacob, etc.

Sur la tombe de Privat, M. Édouard Fournier a prononcé un discours plein de justesse et de cœur.

